

LA COOPERATION CULTURELLE INTERNATIONALE

Un voyage pour de vrai

La culture, un *bien* commun ?

Pour sa genèse, la coopération culturelle internationale s'enracine dans des convictions et des valeurs projetées comme partageables. Ces convictions et valeurs, au périmètre approximatif mais dont l'imprécision même peut être regardée comme un atout, déterminent, à un premier niveau, un *champ des possibles et des désirs*.

Pour ce qui est de notre occurrence, le triptyque culture, paysage, lien humain constitue le terreau de ces valeurs. Il convoque, pour chaque partenaire, un faisceau de représentations évocateur, qui renvoie à des expériences propres. Mais la nature de ces expériences, inhérentes et constitutives de l'action des protagonistes, porte, par l'épaisseur des thèmes qui les traversent, à des lectures multiples et ouvre à la complexité.

A la fois vues comme nécessaires et au cœur des dispositifs de projet, ces notions renâclent à mobiliser des approches figées ou définitives. Elles convoquent plutôt, pour chaque territoire, des démarches *laboratoire*, expérimentales. Elles tendent à s'affirmer comme des concepts en mouvement, dont le déplacement résulte, d'une façon plus ou moins consciente, d'une approche de type *recherche action*.

Le halo d'incertitude accompagnant la teneur de ces initiatives constitue sans doute un nid coopératif. Dans l'espace ainsi défini de la recherche et de l'expérimentation, à la périphérie et à la lumière des projets accomplis, l'échange d'idées et de pratiques prend tout son sens.

La dynamique coopérative nous paraît donc trouver un carburant essentiel dans la conscience de ce double versant : paradigmes existants, espaces avérés d'exploration.

Et la culture, dans la diversité et la profondeur de ses acceptions, incarne au sein de cette dynamique une utopie réaliste, en tant que possible trait d'union conceptuel.

L'accueil des singularités

Dans l'espace ouvert esquissé par ces valeurs et ces convictions, apparaissent d'emblée les singularités. Elles sont de plusieurs types, et leur abord peut avoir suscité au préalable des tentatives d'anticipation ou, au contraire, surgir à l'improviste dans les replis insoupçonnables de la relation partenariale.

La dimension linguistique constitue un premier défi. Une approche distanciée de cette problématique renvoie à des outils de résolution simples, interprètes, langues tiers. La confrontation réelle fait apparaître d'autres difficultés, loin des seules sphères formelles. Certains concepts se heurtent à leur nature endémique. En traduire le sens confronte l'interprète à un fossé culturel, pour ne pas dire sociétal.

En la matière, la culture publique à la française issue de l'héritage malrausien brasse avec une aisance souvent aveugle une terminologie et des schémas dépourvus de résonance dès que l'on franchit la plupart des frontières, y compris les plus proches. Le discours culturel *mainstream* devient, dans la nécessité de sa traduction, un objet obscur, dont l'abord requiert de longs et savants préalables.

Le langage est indéniablement un outil de mesure des différences profondes marquant les repères en matière d'approche et de *politique* culturelle. C'est avec la conscience de son effet révélateur qu'il nous semble devoir être regardé. Les limites de sa capacité à se faire entendre pleinement dans la langue partenaire constituent en soi un témoin précieux de diversité et un levier riche pour l'accueil de la singularité et de la différence.

Les *paysages* de vie – ici au cœur de notre occurrence coopérative – mobilisent eux aussi une connaissance trompeuse, à double détente.

On peut accumuler et s'imprégner de données factuelles. Elles constituent une première approche indispensable. Géographies, patrimoine naturel, histoire, sociologies locales, éléments quantitatifs de toutes sortes peuvent ainsi être pris en connaissance, avec une finesse qu'accroît l'atout des nouveaux media (iconographie, actualisation...).

Cependant, le parcours physique des territoires emmène rapidement vers un autre niveau de lecture, enrichi, affiné, complexifié, incarné. C'est bien souvent dans cette phase exploratoire engagée, fréquemment accompagnée et commentée, que se dessinent les véritables traits de singularité des *paysages*. Il s'agit de « voyager pour de vrai », comme le disait William Burroughs. « Plus qu'une translation, il est question ici de fracturer le réel ».

Enfin, l'altérité prend aussi des valeurs plus techniques, liées par exemple à des différences légales ou statutaires. Les approches professionnelles ou amateurs présidant à la destinée des structures culturelles en coopération sont des déterminants importants de la relation partenariale. Les statuts comparés de l'artiste dans les pays impliqués sont aussi des éléments constitutifs importants. L'ensemble de ces valeurs, à considérer en tant que telles, sont aussi le témoin de différences culturelles parfois profondes ; elles apparaissent comme un levier précieux dans l'abord des repères locaux, bousculant au passage quelques certitudes bien ancrées et soudain regardées avec la fragilité de leur caractère endémique.

Une invitation à transgresser les *frontières*

On le devine, les frontières que l'on traverse ne sont pas que géographiques.

Les entre-deux qui se dessinent à la faveur de la mise en mouvement et de l'éloignement appellent à la cristallisation d'espaces nouveaux, tiers-espaces pourrait-on dire, topologies inédites. Tout se passe comme si la mobilité géographique faisait contagion envers d'autres types de mobilités, artistiques, disciplinaires, politiques, humaines dont les effets sont à goûter autant à l'échelon de l'ensemble des partenaires, qu'à celui strictement local ou inhérent à chaque délégation.

C'est sans doute l'un des possibles et premiers atouts de la coopération internationale que de savoir susciter ainsi, avec le double levier d'un regard distancié des référents locaux et des bousculades induites par la découverte de nouveaux paradigmes, des porosités fécondes. Le terrain à défricher et à bâtir de la coopération génère d'inédites poignées de main. L'habitant, l'artiste, l'acteur culturel, l' élu se rencontrent là autrement. La fragilité des repères, le questionnement partagé sur ce qui pourrait les incarner, sont le ferment sensible et intellectuel de chaque communauté en mouvement, et font voler en éclat les lignes de séparation avec lesquelles elles se sont le plus souvent constituées.

L'artiste, entre surgissement et emprise des territoires

Dans le processus de coopération culturelle, l'artiste est l'artisan premier de cette transgression protéiforme.

Par son parcours des territoires partenaires, il affirme les contours d'une cartographie unique avec le ressort de sa sensibilité singulière, et de ses esthétiques propres. Il invente un itinéraire d'équilibriste, doublement pondéré par ce que lui inspirent les spécificités des espaces traversés et la force inhérentes à son parcours de créateur.

Cette pondération est ouverte à toutes les variations. Sa présence peut ainsi rechercher l'emprise du territoire comme carburant premier. *Vivre les paysages pour mieux les inventer*, pourrait dire Thierry Davila. L'immersion, l'échange, les rencontres humaines donneront au créateur, dénué de toute intention initiale son matériau premier. L'acte artistique apparaît dans ce cas de figure à l'aval d'un processus de fusion avec les espaces découverts.

A l'opposé du spectre, l'artiste peut être présent avec le préalable de sa démarche spécifique. Le territoire est pour lui le lieu d'accueil d'une trajectoire personnelle à l'œuvre, faiblement altérée, dans un premier temps au moins, par les caractéristique de son nouveau terrain de jeu. Le pari est alors dans l'émergence d'irisations nouvelles liées au surgissement de l'œuvre au sein des replis singuliers d'un paysage. L'acte artistique s'inscrit plutôt, ici, en

amont d'un bouillonnement qui, *in fine*, ne se départira pas des particularismes liés au territoire de travail.

Entre ces deux postures, tous les réglages restent bien sûr possibles. Et le plus souvent, indispensables à l'artiste lui-même, en fonction de ses priorités et inductions du moment. Et dans tous les cas, l'entrée en résonance du territoire induit, pour le regard témoin, une lecture inédite des espaces de vie.

Le processus de l'expérience, creuset fondamental

La trace laissée par l'aventure coopérative est avant tout cinétique. Tout y est mouvement, sa genèse, son déploiement, ses conséquences.

Ça n'empêche naturellement pas le projet de se reconnaître des balises préalables, des points d'étapes. D'affirmer même, pourquoi pas, par commodité conceptuelle ou par allégeance à des référents de toutes sortes (politiques, institutionnels, techniques) des objectifs précis qu'il conviendrait d'atteindre. Autant de points fixes donc, censés mailler et organiser avec rigueur le cheminement coopératif. Utiles sans doute pour pointer des horizons, et tendre à suggérer une architecture raisonnée au processus.

Mais la réalité est plus complexe.

Les objectifs marqués à l'origine se déplacent, certains s'estompent, d'autres, imprédictibles, s'imposent en cours de route, comme les horizons du marcheur en terrain accidenté.

Filons la métaphore pour conclure. Au soir de la marche, le regard de l'arpenteur ne s'est pas seulement enrichi d'une cohorte d'images inertes et cueillies en des lieux choisis, dont le recueil constituerait l'aboutissement de l'effort. Il a aussi, et surtout, été irrigué par la palpitation continue des lumières changeantes et innombrables, des clairs-obscurs. Leurs contours tremblés les mettent en prise avec la vérité de ce qui a été vécu, au risque d'en complexifier l'apparence et le décryptage.

Le chemin s'est fait en marchant et c'est lui qui importe. Le processus de l'expérience qui lui est attenante - faut-il dire expérimentation ? -, forte de la diversité de ses moteurs et de l'incertitude de sa flèche, est le creuset fondamental.